

LE CINÉMA LUNA

PREMIÈRE SÉANCE

CINÉMA LUNA



Le cinéma Luna
– première séance –

Massi

Chapitre 1 — L'odeur du pop-corn

Après avoir mangé ma pizza du Pizza Hut, j'étais allé m'allonger dans ma chambre.

Je ne me souviens plus très bien du moment où je me suis endormi. Je me rappelle seulement cette sensation étrange, comme un mal de mer sans bateau, une nausée légère, accompagnée de l'impression absurde que mon corps ne reposait plus tout à fait sur le matelas.

Je flottais peut-être.

Ou bien je tombais très lentement.

Mon esprit s'est mis à divaguer. Ce n'étaient pas vraiment des rêves. Plutôt des images sans suite, des morceaux de pensées, des visages oubliés, des lieux qui n'existaient pas. Il y avait des couloirs trop longs, des lumières qui tremblaient, des portes que je n'arrivais jamais à ouvrir. Rien de vraiment effrayant au début. Seulement cette impression désagréable que quelque chose m'attendait quelque part.

Puis une odeur est arrivée.

Au début, elle était lointaine, presque noyée dans le reste. Je n'y ai pas prêté attention. Elle semblait venir de très loin, comme si quelqu'un avait ouvert une porte à l'autre bout d'un couloir immense. Mais peu à peu, elle s'est rapprochée. Elle est devenue plus nette, plus chaude, presque sucrée.

Je connaissais cette odeur.

Il m'a fallu un moment pour la reconnaître, comme si mon cerveau refusait de faire le lien.

Puis l'évidence m'a traversé.

Du pop-corn.

Mais je n'avais pas de pop-corn chez moi.

J'ai ouvert les yeux.

À côté de moi, Élise était assise en train d'en manger.

Elle tenait le grand pot contre elle, les yeux tournés vers l'écran.

La lumière bleutée des bandes-annonces passait sur son visage par vagues rapides. Un instant elle était presque blanche, l'instant d'après elle disparaissait dans l'ombre. Elle avait l'air calme. Normale. Comme si nous étions simplement venus voir un film après le travail, comme nous l'avions fait des dizaines de fois auparavant.

Je l'ai regardée, sans comprendre.

J'avais encore cette lourdeur dans le corps, cette impression d'être réveillé trop vite, ou pas vraiment. Mes bras semblaient peser plus lourd que d'habitude. Ma tête reposait contre le dossier du fauteuil. J'étais affalé dans le siège, incapable de me redresser complètement.

Élise a plongé la main dans le pop-corn. Elle en a pris quelques grains, les a portés à sa bouche, puis elle s'est tournée vers moi.

Elle m'a souri.

Un sourire simple. Normal. Pas un sourire inquiétant, pas un sourire étrange, pas ce genre de sourire que l'on voit dans les mauvais rêves et qui annonce que tout va mal se passer. Non. C'était le sourire d'Élise. Celui qu'elle me faisait parfois quand elle me surprenait à la regarder au lieu de suivre le film.

Puis elle a reporté son attention vers l'écran.

Je voulais lui demander ce que nous faisions là. Je voulais lui dire que je ne me souvenais pas d'être sorti de l'appartement, encore moins d'avoir acheté des places. Je voulais lui demander depuis combien de temps nous étions assis dans cette salle.

Mais aucun son n'est sorti de ma bouche.

Sur l'écran, les bandes-annonces défilaient déjà. Des images de voitures lancées à pleine vitesse, des visages en gros plan, une explosion, un rire, une musique trop forte, puis une voix grave qui promettait un film plus grand, plus spectaculaire, plus inoubliable que tous les autres.

Je connaissais cette salle.

C'était le cinéma Luna.

Je l'aurais reconnu même les yeux à moitié fermés. Les fauteuils rouges un peu fatigués. Les accoudoirs polis par des années de mains impatientes. Les petites veilleuses le long des marches. L'odeur de poussière, de tissu ancien, de pop-corn et de moisi. Même dans mon état, je savais exactement où j'étais.

Le Luna avait toujours senti comme ça.

Un mélange de fête et de vieux grenier.

Un endroit où l'on venait pour oublier le monde, mais où le monde semblait parfois vous attendre dans le noir.

Je me suis redressé un peu. Pas beaucoup. Juste assez pour regarder autour de moi.

La salle n'était pas complètement plongée dans l'obscurité. Les bandes-annonces éclairaient les rangées de fauteuils par à-coups. Je distinguais des formes, des épaules, peut-être des têtes. Je n'aurais pas pu dire si la salle était pleine ou presque vide. Tout était trop flou, trop mouvant. Comme si mes yeux avaient du retard sur ce qui se passait.

Puis j'ai entendu des rires.

Pas ceux d'Élise.

Des rires venus de la salle.

Des rires nombreux, légers, qui éclataient puis retombaient aussitôt, comme dans une vieille projection comique. Il y avait quelque chose de lointain dans ces rires. Quelque chose d'ancien. J'ai pensé à ces films en noir et blanc où un homme en chapeau melon glisse sur une peau de banane, tombe dans une fontaine, se relève avec dignité, puis reçoit une tarte en plein visage.

Un rire de vieux cinéma.

Un rire de salle remplie.

J'ai essayé de voir qui riait, mais j'étais trop affalé dans mon siège, trop perdu, trop lourd. Quand je tournais la tête, les rangées semblaient s'étirer dans la pénombre. Les silhouettes se confondaient avec les dossiers des fauteuils.

La lumière de l'écran passait sur elles trop vite pour que je puisse distinguer un visage.

Je me suis tourné de nouveau vers Élise.

Elle ne riait pas.

Elle regardait l'écran.

Je ne sais pas pourquoi, mais c'est à ce moment-là que j'ai commencé à avoir peur.

Pas une grande peur. Pas encore. Seulement un petit creux dans le ventre, une sensation froide, comme quand on se rend compte qu'on a oublié quelque chose d'important sans savoir quoi.

Je n'étais pas censé être là.

Je le savais.

Je venais de manger une pizza. J'étais allé m'allonger. J'étais chez moi.

Et pourtant j'étais au cinéma Luna, assis à côté d'Élise, avec l'odeur du pop-corn dans le nez et ces rires qui montaient derrière moi.

J'ai voulu lui prendre la main.

Au même instant, mon réveil a sonné.

J'ai ouvert les yeux d'un coup.

Cette fois, j'étais dans mon lit.

La lumière du jour passait à travers les rideaux. Une lumière pâle, ordinaire, presque décevante. Mon réveil vibrait sur la table de nuit avec ce bruit sec et agaçant que je détestais chaque matin. Pendant quelques secondes, je n'ai pas bougé.

Mon cœur battait vite.

Je fixais le plafond.

J'étais chez moi.

Bien sûr que j'étais chez moi.

Je me suis redressé lentement. Le matelas a grincé sous mon poids. La chambre était exactement comme la veille : mes vêtements sur la chaise, mon téléphone près du réveil, un verre d'eau à moitié vide, la boîte de pizza encore posée sur le bureau parce que j'avais eu la flemme de la descendre.

Tout était normal.

Et pourtant, pendant un très court instant, avant que le matin ne reprenne complètement sa place, j'ai encore senti l'odeur du pop-corn.

Elle était là, légère, presque impossible.

Puis elle a disparu.

À sa place, il ne restait que l'odeur froide de la pizza de la veille.

Je me suis frotté le visage avec les deux mains.

Je voulais rire de moi-même. Me dire que j'avais simplement mal dormi, que j'avais mangé trop lourd, que mon cerveau avait mélangé le cinéma Luna, Élise, les vieux films et cette sensation de flottement bizarre.

C'était l'explication la plus simple.

La seule raisonnable.

Mais au moment où j'ai posé les pieds par terre, j'ai cru entendre encore une fois les rires de la salle.

Très loin. Comme s'ils venaient de l'autre côté d'un mur.

Ou de l'autre côté de la nuit.

Chapitre 2 — Le ticket

Je suis resté assis sur le bord du lit pendant un moment.

Je ne savais pas exactement combien de temps. Peut-être une minute. Peut-être dix. Le réveil avait fini par se taire, mais j'avais encore son bruit dans la tête. Ce n'était pas le son qui me dérangeait le plus. C'était plutôt cette impression d'être revenu trop vite, comme si une partie de moi était restée ailleurs.

Dans la chambre, tout était normal.

Mes vêtements traînaient sur la chaise. La boîte de pizza était encore posée sur le bureau. Mon verre d'eau n'avait pas bougé. La lumière du matin entrait par les rideaux avec cette couleur pâle qui rendait toujours l'appartement un peu plus triste qu'il ne l'était vraiment.

J'ai respiré profondément.

L'odeur du pop-corn avait disparu.

À la place, il y avait l'odeur froide de la pizza de la veille, celle du carton un peu gras, et l'air renfermé de la chambre dans laquelle j'avais dormi trop lourdement.

Je me suis levé.

Dans le salon, Élise n'était pas là.

Cela ne m'a pas inquiété tout de suite.

Elle n'était déjà pas rentrée la veille quand j'étais allé m'allonger dans la chambre, mais sur le moment je n'y avais pas vraiment prêté attention. Depuis quelque temps, nous vivions un peu en décalé. Elle rentrait parfois plus tard que moi, ou restait dans le salon pendant que j'allais me coucher. Moi, j'étais fatigué. J'avais mangé ma pizza, j'étais allé m'allonger, et le sommeil m'avait emporté avant que je me pose la moindre question.

Le matin, j'avais trouvé de quoi me rassurer.

Sur la table de la cuisine, il restait une tasse de café froide, un morceau de pain et quelques miettes dans une assiette.

C'était exactement le genre de traces qu'Élise laissait parfois les matins où elle était pressée. Elle avait dû se lever tôt, prendre son petit-déjeuner en vitesse, puis partir travailler.

Je m'étais levé un peu plus tard que d'habitude. À cette heure-là, elle devait déjà être au bureau depuis plus d'une heure.

Je n'avais donc aucune raison de m'inquiéter.

Pas encore.

J'ai débarrassé la table. J'ai vidé le café froid dans l'évier, rincé la tasse, jeté les miettes à la poubelle. Ensuite, je me suis préparé mon petit-déjeuner : un bol de céréales et un chocolat chaud. C'était un petit-déjeuner d'enfant, je le savais, mais je n'avais jamais réussi à m'en passer.

Élise se moquait parfois de moi à cause de ça.

Pas méchamment. Jamais méchamment. Elle disait seulement que j'étais capable de payer des factures, de travailler, de vivre en couple, mais que je mangeais encore le matin comme si j'avais dix ans.

Ce jour-là, j'aurais aimé l'entendre me le dire.

J'ai mangé debout, trop vite, sans vraiment avoir faim. Le rêve du matin me revenait par morceaux. La salle du cinéma Luna. Le fauteuil sous mon dos. Élise à côté de moi. Son sourire. Les bandes-annonces. Les rires.

Surtout les rires.

Je me suis répété que ce n'était qu'un rêve.

Un rêve bizarre, oui, mais un rêve quand même.

Avant de partir, j'ai envoyé un message à Élise.

Je t'aime. Bonne journée.

J'ai ajouté un petit cœur, puis j'ai hésité à écrire autre chose.

J'ai verrouillé mon téléphone, j'ai pris ma veste et je suis sorti.

Je travaillais dans un petit supermarché, pas très loin du centre. Pas une grande enseigne immense avec des caisses automatiques partout et des rayons interminables.

Plutôt un magasin de quartier, assez grand pour qu'il y ait toujours quelque chose à faire, mais trop petit pour qu'on puisse vraiment se cacher quand on n'avait pas envie de parler.

Nous n'étions que trois à gérer le magasin la plupart du temps.

Cela voulait dire que personne ne faisait jamais une seule chose à la fois.

Quand je suis arrivé, il y avait déjà des cagettes près de l'entrée et deux cartons éventrés dans le rayon des biscuits. Une cliente cherchait du lait sans lactose, un monsieur râlait parce qu'il ne trouvait plus sa marque de café, et la caisse affichait un message d'erreur qui clignotait comme si elle venait de découvrir le sens de la souffrance.

C'était une journée normale.

J'ai commencé par ranger la marchandise. Il fallait remplir les rayons, avancer les produits vers l'avant, vérifier les dates, remettre à leur place les choses que les clients abandonnaient n'importe où. Je n'ai jamais compris cette manie. Un paquet de jambon dans le rayon des lessives. Une bouteille de jus d'orange au milieu des croquettes pour chat. Des glaces, parfois, posées tranquillement entre deux boîtes de céréales, comme si elles allaient survivre là par miracle.

J'aimais bien ranger, en fait.

C'était simple. Une boîte avait une place. Une bouteille avait une place. Un paquet de pâtes avait une place. Il suffisait de remettre chaque chose au bon endroit, et pendant quelques secondes le monde paraissait moins compliqué.

Ensuite, j'ai tenu la caisse.

Les clients défilaient avec leurs paniers, leurs sacs, leurs listes pliées en quatre, leurs cartes de fidélité introuvables. J'ai scanné des pains, des bouteilles de lait, des boîtes de conserve, des paquets de riz, des bananes trop vertes, des biscuits au chocolat, des journaux, des piles électriques, des chewing-gums que les gens ajoutaient toujours au dernier moment.

Je souriais quand il fallait sourire.

Je répondais quand on me parlait.

Je faisais semblant de ne pas entendre quand deux clients se disputaient parce que l'un avait dépassé l'autre dans la file.

De temps en temps, je regardais mon téléphone.

Élise n'avait pas répondu.

Je me disais qu'elle devait être occupée. Son boulot n'était pas toujours passionnant, mais il pouvait être prenant. Elle travaillait comme secrétaire dans les bureaux d'une start-up, ce qui voulait dire qu'elle passait ses journées à répondre à des messages, classer des documents, organiser des réunions, relancer des gens qui ne répondaient jamais, et sourire à des collègues qui parlaient d'innovation comme s'ils venaient d'inventer l'eau chaude.

Elle détestait quand je disais ça.

Elle disait que j'étais injuste.

Elle avait probablement raison.

Vers le milieu de l'après-midi, une livraison est arrivée. Des palettes entières, emballées dans du plastique transparent, avec des cartons empilés jusqu'à hauteur de poitrine. Il avait fallu vérifier les bordereaux, compter les caisses, signer, déplacer ce qui devait aller en rayon, descendre le reste au stock.

Le stock sentait le carton humide, la poussière et le plastique. Il y faisait toujours trop chaud ou trop froid, jamais entre les deux. Les néons donnaient une lumière blanche qui rendait tout un peu malade. J'ai rangé des packs d'eau, des boîtes de conserve, des bouteilles d'huile, des rouleaux de papier toilette, des cartons de biscuits.

Mes gestes étaient automatiques.

Prendre. Porter. Poser. Découper. Ranger.

Et pourtant, malgré la fatigue et la routine, le rêve revenait.

Élise qui souriait sans parler.

Le pot de pop-corn.

Les rires derrière moi.

Le cinéma Luna.

Je revoyais les veilleuses le long des marches. La lumière de l'écran sur les fauteuils rouges. Les silhouettes que je n'avais pas réussi à distinguer. Je me demandais pourquoi mon cerveau avait choisi cet endroit-là. Pourquoi le Luna, précisément ? Pourquoi Élise ? Pourquoi cette impression que la salle m'attendait ?

Je n'avais aucune réponse.

Alors j'ai continué à travailler.

À la fin de ma journée, j'étais fatigué, mais pas plus que d'habitude. J'avais mal aux épaules, les mains sèches à force de manipuler des cartons, et cette odeur de stock collée aux vêtements. J'ai récupéré ma veste dans la petite pièce derrière la caisse.

C'est là que j'ai trouvé le ticket.

Il était dans la poche intérieure.

Je ne savais pas ce qu'il faisait là.

Au début, j'ai cru que c'était un vieux reçu, ou un papier oublié. Je l'ai sorti sans y penser, avec deux doigts. Le papier était légèrement plié, un peu jauni sur les bords.

Puis j'ai vu le logo.

Cinéma Luna.

Mon cœur a raté un battement.

Ce n'était pas un ticket ancien au point de tomber en poussière. Ce n'était pas non plus un ticket récent. C'était l'un de ces vieux tickets que l'on garde sans vraiment savoir pourquoi, qu'on glisse dans un livre ou dans une boîte, comme si le papier pouvait retenir un morceau de soirée.

Je l'ai retourné.

Je me souvenais de cette séance.

Pas de tout, évidemment. Pas du numéro exact de la place, ni de la bande-annonce qui avait précédé le film, ni même de ce que nous avions mangé après. Mais je me souvenais d'Élise.

Je me souvenais de sa main dans la mienne, de la pluie sur la façade du cinéma, de l'odeur du pop-corn dans le hall, et de ce moment idiot où nous avons attendu sous l'auvent en riant parce qu'aucun de nous n'avait pensé à prendre un parapluie.

C'était une vraie séance.

Un vrai souvenir.

Je n'ai pas compris pourquoi ce ticket se trouvait dans ma veste.

J'aurais pu le jeter.

Je ne l'ai pas fait.

Je l'ai remis dans ma poche, puis je suis sorti du magasin.

Le soir tombait doucement. Les vitrines s'allumaient les unes après les autres. Les gens marchaient vite, les épaules rentrées, comme s'ils voulaient rentrer chez eux avant que la nuit soit complète.

Je ne suis pas rentré directement.

Je ne sais pas si j'ai vraiment choisi de passer par là. J'aurais pu prendre une autre rue. J'aurais dû prendre une autre rue. Pourtant, après quelques minutes, je me suis retrouvé devant le cinéma Luna.

Le bâtiment se tenait au bout du trottoir comme s'il avait toujours été là.

Il avait cette façade en pierre rougeâtre que la lumière du soir rendait presque noire par endroits. Au-dessus de l'entrée, les lettres du nom formaient une vieille enseigne légèrement fatiguée. Certaines ampoules ne fonctionnaient plus. D'autres clignotaient avec un retard minuscule, comme si le cinéma respirait à un rythme différent du reste de la rue.

Je me suis arrêté devant la devanture.

Les vitrines étaient pleines d'affiches.

Certaines étaient récentes, avec des couleurs trop propres, des visages retouchés, des titres énormes, des promesses de films plus rapides, plus drôles, plus violents, plus émouvants que tous les autres.

Elles semblaient presque étrangères sur cette façade ancienne.

D'autres affiches étaient beaucoup plus vieilles. Jaunies, gondolées, piquées par l'humidité. On aurait dit qu'elles avaient absorbé des années de poussière et de lumière. Quelques-unes étaient presque entièrement effacées. Il ne restait plus que des morceaux de silhouettes, des lettres isolées, une main levée vers un ciel noir, un visage dont les yeux avaient disparu.

Le Luna avait toujours mélangé les époques de cette manière.

Un film sorti la semaine précédente pouvait se retrouver à côté d'une affiche que plus personne ne savait lire. Une comédie familiale côtoyait un vieux film de monstres. Un héros en costume brillant regardait dans la même direction qu'une femme dessinée dans le style des années cinquante, la bouche ouverte sur un cri qui ne finirait jamais.

Je me suis approché de la vitre.

À l'intérieur, le hall paraissait éteint. Je distinguais à peine la caisse, les présentoirs, le vieux tapis usé qui menait vers les salles. Rien ne bougeait. Il n'y avait aucun employé, aucun spectateur, aucun bruit.

Pourtant, j'avais l'impression que quelqu'un venait de passer.

Je ne savais pas pourquoi.

Peut-être à cause d'une ombre au fond du hall. Peut-être à cause d'un reflet. Peut-être parce que je n'avais pas assez dormi.

J'ai baissé les yeux vers les affiches.

L'une d'elles m'a semblé bouger.

Pas franchement. Pas comme dans un film où le phénomène surnaturel se montre d'un coup, sans pudeur. C'était beaucoup plus discret que ça. Un visage qui paraissait avoir tourné les yeux vers moi.

Une silhouette qui semblait s'être décalée d'un centimètre.
Une main, dessinée sur une affiche ancienne, qui n'était peut-être pas exactement au même endroit qu'une seconde plus tôt.

J'ai cligné des yeux.

Tout était immobile.

Je suis resté devant la vitre plus longtemps que je n'aurais dû.

Je sentais le ticket dans la poche de ma veste. Je le sentais comme si le papier était devenu plus lourd. J'ai eu envie de le sortir, de le comparer aux affiches, de vérifier je ne sais quoi. À la place, j'ai reculé d'un pas.

La rue était presque vide.

Un bus est passé au loin.

Quand je me suis retourné pour partir, j'ai cru voir une lumière s'allumer dans le fond du hall.

Très faible.

Une lueur basse, comme une veilleuse.

Puis elle a disparu.

Je me suis forcé à rentrer.

Dans l'appartement, Élise n'était toujours pas là.

Cette fois, je me suis arrêté net dans l'entrée.

Le silence n'avait plus la même forme que le matin.

Le matin, c'était un silence normal. Un silence d'appartement vide, de journée qui commence, de tasse de café abandonnée sur la table.

Là, c'était autre chose.

Je l'ai appelée par son prénom.

— Élise ?

Ma voix a traversé le salon sans rencontrer de réponse.

J'ai posé mon sac, puis j'ai regardé mon téléphone. Mon message du matin était toujours sans réponse.

J'ai essayé de l'appeler.

Une fois.

Deux fois.

À chaque fois, je suis tombé sur sa messagerie.

J'ai d'abord pensé à sa sœur. Puis à ses parents. Puis au bureau. Je ne voulais pas avoir l'air ridicule. Je ne voulais pas appeler tout le monde en paniquant alors qu'elle avait peut-être simplement oublié son téléphone quelque part.

Mais quelque chose n'allait pas.

Alors j'ai appelé sa patronne.

Elle a décroché après quelques sonneries, d'une voix professionnelle, un peu pressée. Quand je lui ai dit qui j'étais, elle a paru surprise.

— Élise ? Mais elle n'est pas venue aujourd'hui.

Je n'ai pas répondu tout de suite.

J'ai dû m'asseoir.

Elle m'a expliqué qu'Élise s'était sentie mal les jours précédents. Rien de dramatique, apparemment. De la fatigue, un air absent, peut-être des vertiges. Comme elle n'était pas venue au bureau, tout le monde avait supposé qu'elle était restée à la maison pour se reposer.

Personne ne s'était inquiété.

Personne ne m'avait appelé.

Et moi, je n'avais rien remarqué.

C'est peut-être ça qui m'a fait le plus peur au début.

Je n'avais rien vu.

Depuis quelques jours, Élise partait plus tôt que moi le matin. Le soir, elle passait beaucoup de temps dans le canapé, enveloppée dans un plaid, à regarder des séries sur son ordinateur ou à la télévision. Elle se faisait parfois livrer un repas à domicile. Je trouvais ça normal. Elle disait qu'elle était fatiguée. Moi aussi, j'étais fatigué.

Nous étions souvent dans la même pièce, mais chacun vaquait à ses occupations.

Elle regardait ses séries.

Je traînais sur mon téléphone, je rangeais deux ou trois choses, je regardais des vidéos, ou je m'endormais trop tôt.

Nous nous aimions. Je n'en doutais pas.

Mais nous étions devenus très forts pour être ensemble sans vraiment nous regarder.

Quand j'ai raccroché, l'appartement m'a paru plus grand qu'avant.

Je suis retourné dans la cuisine.

La tasse de café était près de l'évier, encore humide de l'eau avec laquelle je l'avais rincée le matin. L'assiette était rangée. Les miettes avaient disparu. Il n'y avait plus aucune trace du petit-déjeuner d'Élise, plus rien qui puisse prouver qu'elle avait bien été là ce matin-là.

J'ai glissé la main dans ma poche.

Le vieux ticket du cinéma Luna était toujours là.

Je l'ai sorti.

Le papier était tiède, comme s'il avait gardé la chaleur de ma main. Je l'ai regardé longtemps, sans savoir ce que j'espérais y trouver.

C'est là que j'ai repensé à la veille.

Élise n'était pas rentrée quand j'étais allé me coucher.

Je le savais.

Je le savais déjà, mais je n'avais pas voulu y réfléchir. J'avais laissé cette idée dans un coin de ma tête, comme on laisse une veste sur une chaise en se disant qu'on la rangera plus tard.

Et à partir de ce moment-là, le rêve du matin a cessé de ressembler à un rêve.